



Alberto GIACOMETTI,

L'homme qui marchait à l'ombre du féminin

Alberto GIACOMETTI voit le jour le 10 octobre 1901 dans un petit village des Alpes de Suisse italienne balayé des vents, à la lisière des Grisons. Il passe son enfance juste à côté, à Stampa. Une région montagneuse aux lignes de crête effilées, aux torrents glacés et aux vertes prairies, peuplée de rudes montagnards protestants, qui laissera son empreinte sur le futur artiste. Premier enfant d'une fratrie de quatre, il joue dans l'atelier de son père, Giovanni, peintre qui occupe une place importante parmi « *les artistes suisses qui, entre impressionnisme, postimpressionnisme et fauvisme, ont repris à leur compte les renouvellements majeurs de la modernité et ont contribué à leur évolution ultérieure* ¹ ».

Un peu plus d'un an après, son frère **Diego** vient au monde. Puis c'est au tour de sa sœur Ottilia l'année suivante et quatre ans après elle de son frère Bruno. Ottilia mourra à trente-trois ans en mettant son fils au monde le jour même de l'anniversaire d'Alberto. Bruno sera architecte et dépassera les cent ans !



Autoportrait d'Alberto dans l'atelier de son père avant son départ pour Paris

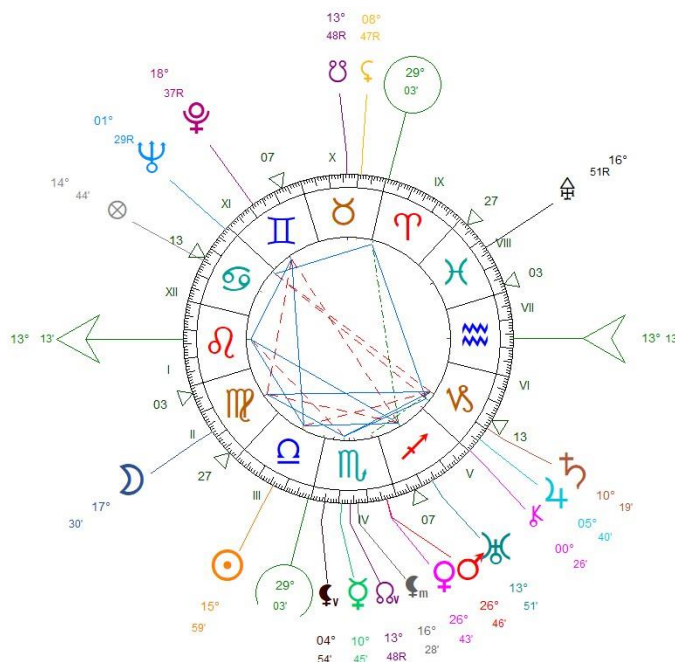
La mère, **Annetta**, belle femme vigoureuse, aux yeux sombres, à la chevelure noire et abondante, règne sur cette famille et tout particulièrement sur la psyché de ses deux premiers nés, inséparables, comme si leur étroite succession dans son ventre les avait définitivement liés l'un à l'autre. C'est Alfred Adler qui, le premier dressa une typologie de la personnalité en fonction du rang de naissance. Il décrit l'aîné « *comme un leader autoritaire, souvent sérieux, consciencieux, perfectionniste, sûr de lui mais prudent, et assez conservateur...* ». De fait, sa place valorisante lui fait supporter une pression particulière en

¹ Exposition Giovanni Giacometti à Berne : «Couleurs en lumière» 30.10.2009 – 21.02.2010.

lien avec les attentes conscientes et inconscientes de ses parents nourries de leurs angoisses et de leurs échecs. Alberto est brusquement sevré à six mois lorsque sa mère se sait enceinte de Diego (*qui, pour l'anecdote, ne supportera pas le lait maternel ni d'ailleurs aucun lait par la suite*). Cette imprégnation parentale commence dès la gestation de l'enfant. Le secteur XII qui symbolise cette période fait partie du « *triangle ancestral*² » - les trois maisons d'Eau – porteur de l'inconscient familial, secteur gouverné par la LUNE dans le thème d'Alberto. Imprégnation d'autant plus importante qui se poursuivra au cours de la relation précoce, la relation initiale à la mère. On remarque que cette LUNE est APEX d'un carré en T où elle reçoit les dissonances de l'opposition URANUS / PLUTON du début du XXème siècle. Deux planètes trans-personnelles qui « *attaquent* » l'imgo maternelle produisent inévitablement un puissant clivage au sein de la personnalité. D'un côté, la mise à distance des émotions – URANUS -, de l'autre leur puissance dramatisée – PLUTON, dans une carte du ciel où les trois planètes personnelles - MERCURE, VENUS et MARS - occupent le signe du Scorpion lui-même sous l'emprise de cette planète lente. A noter que MARS et VENUS gouvernent la maison X, secteur de la réalisation sociale mais en premier lieu de la mère. « *Percevoir le monde comme nous avons perçu la mère est chose fréquente* » soulignait la psychanalyste Andrée-Léa Hauteville.

GIACOMETTI Alberto

Thème Natal



Je. 10.10.1901 01h 00 (00h 00 T.U.)

9E06 - 48N35 BORGONOVO

Source Astrothème

Concernant Alberto Giacometti, on peut donc parler d'un « *complexe-mère* » au sens jungien du terme, ainsi que l'a développé Monique Salzman dans son livre *La peur du féminin*³. Je la cite : « *La relation à la mère suppose une expérience de la mère, c'est-à-dire un conscient distinct de l'inconscient et le clivage concomitant des images archétypiques : celles, conscientes, correspondant au vécu d'un des pôles de l'archétype, et la présence compensatrice, dans l'inconscient, de puissants fantasmes incompatibles avec cette image consciente, qui appartiennent à l'autre pôle de l'archétype. Ces fantasmes sont souvent de type sadique et donnent parfois lieu à des passages à l'acte de type sadique ou autodestructeur. C'est de la tension entre les contenus conscients et les contenus inconscients que le complexe, et donc le psychisme, tirerait son énergie, selon JUNG [...]* »

² La Mémoire Ancestrale en Astrologie, Catherine GESTAS et Martine BARBAULT, Edition du Rocher.

³ Monique Salzman, La peur du féminin, Edition La Part Commune.

Les contenus du complexe-mère ne sont pas de nature personnelle mais collective, c'est-à-dire archétypique ». Fin de citation. Et s'il est bien une planète qui, en astrologie symbolise cet inconscient collectif c'est Pluton qui règne sur les Enfers, les profondeurs de nos ténèbres intérieures, les couches les plus archaïques de la psyché ; Jung parle de la queue du saurien que chaque homme civilisé traîne encore derrière lui.

Giacometti raconte : « *Je me souviens que [...] pendant des mois, je ne pus m'endormir sans m'imaginer avoir traversé d'abord, au crépuscule, une épaisse forêt et être parvenu à un château gris qui se dressait à l'endroit le plus caché et ignoré. Là, je tuais, sans qu'ils pussent se défendre, deux hommes, dont l'un, d'environ dix-sept ans, m'apparaissait toujours pâle et effrayé, et dont l'autre portait une armure sur le côté gauche de laquelle quelque chose brillait comme de l'or. Je violais, après leur avoir arraché leur robe, deux femmes, l'une de trente-deux ans, tout en noir, à la figure comme de l'albâtre, puis sa fille, sur laquelle flottaient des voiles blancs. Toute la forêt retentissait de leurs cris et de leurs gémissements. Je les tuais aussi, mais très lentement (il faisait nuit à ce moment-là), souvent à côté d'un étang aux eaux vertes croupissantes, qui se trouvait devant le château. Chaque fois avec de légères variantes. Je brûlais ensuite le château et, content, je m'endormais* » !

Ce fantasme récurrent ne peut que conforter l'imprégnation mortifère LUNE / PLUTON et on peut mettre en parallèle la description des personnages avec le goût du détail de la Vierge comme l'accent mis sur les deux couples d'opposés de la quête d'équilibre de la Balance. Avec une **LUNE en Vierge**, « *la sensibilité est inhibée, freinée par l'autodiscipline et la pudeur* »⁴. Le sujet rationalise ses émotions, se défend par la critique contre son inquiétude latente. Associée à PLUTON, sa tonalité phobique se double d'une organisation obsessionnelle : « *les frères d'Alberto se moquent en vain devant l'ordre qu'il impose, avant de se coucher, au rangement de ses chaussettes et de ses chaussures. Il se met dans une colère noire si on les bouge d'un millimètre* ». Ces rituels l'aident à endiguer l'angoisse, la terreur latente. Image archétypale du féminin, la LUNE colore l'Anima du sujet masculin. « *Anima est le terme employé par C.G. Jung pour désigner « l'archétype du sexe opposé dans l'inconscient de l'homme (animus pour la femme). Cet archétype se manifeste tout au long de la vie, projeté inconsciemment, d'abord sur le parent du sexe opposé, puis sur les personnes rencontrées auxquelles sont alors prêtées les caractéristiques de l'image archétypique* »⁵.

D'où la projection ambivalente et clivée sur les partenaires féminines d'une toute puissance effrayante et de la tendance corollaire à les réduire à leur rôle utilitaire comme pour s'en protéger. Lors d'un entretien en 1963 avec Jean Clay, journaliste et historien d'art, autour de cette période de l'adolescence et des fantasmes de violence qui l'agitaient, Giacometti se livre : « *Je m'imaginai blindé, tirant dans les gens à la mitrailleuse [...] surtout les femmes, toutes les femmes [...]. Je les descendais à coup de fusil dans la rue. Une manière de les posséder et à jamais. C'était lié à mon impuissance. Je me suis toujours senti très déficient sexuellement [...] Je n'ai cessé de fuir les aventures sentimentales à cause de ça. C'est aussi pour ça que j'ai toujours fréquenté de préférence les prostituées* ».

Si la peur de la castration nourrit l'impuissance psychique qui se manifeste par des pannes sexuelles et/ou une éjaculation précoce, l'emprise d'une anima négative est d'autant plus

⁴ Catherine AUBIER, Devenir astrologue en vingt leçons, Solar.

⁵ Le vocabulaire de Carl Gustav JUNG, ouvrage coordonné par Aimé AGNEL, Ellipses Edition.

efficace qu'elle est inconsciente. Tout au long de sa vie, Alberto entrecoupera ses longues périodes de travail à Paris, par de fréquents séjours chez sa mère. Quand il retourne chez elle, elle lui lave les cheveux, brosse ses vêtements, raccommode ses chaussettes et le nourrit. Il est tenu à des horaires de repas réguliers et la maison retentit de sa voix forte : « *Alberto, viens manger* » ! James Lord écrit : « *C'est comme s'il y avait deux Alberto, un qui vivait à l'étranger, et un qui n'avait jamais quitté la maison et où sa mère veillait sur lui* ». A la mort de son père, sa mère lui cède la chambre conjugale. Et quand vint son tour de disparaître, à 94 ans, Alberto s'enferma dans son atelier, son havre de paix et se mit à hurler avec la voix de sa mère : « *Alberto ! Viens manger ! Viens manger, Alberto* » !



La mère de l'artiste – 1949/1950

Son corps « *était l'objet de sa mère* » souligne Monique Saltzmann. Un corps qu'il traitait avec mépris et dont l'extension symbolique, son lieu de vie, le prouve. L'Atelier dans lequel il s'était installé à Paris, rue Hippolyte-Maindron, était une sorte de baraquement sans aucun confort, sans eau ni électricité, avec les toilettes à l'extérieur. Alberto avait une mauvaise hygiène de vie, fumait énormément et souffrit toute sa vie d'une bronchite chronique. Outre qu'il manqua de mourir d'une appendicite non soignée, il fut affligé à la soixantaine d'un cancer de l'estomac, organe analogique de la Lune. Il confia à Aragon qu'il en était très fier et déclara à un journaliste : « *ils m'ont enlevé les 4/5^{ème} de l'estomac, c'était un cancer. Et, le plus étrange, c'est que cette maladie-là, j'ai toujours eu envie de l'avoir* » !

La somatisation de ses fêlures intérieures, ses multiples avatars physiologiques lui tenaient lieu, semble-t-il, de boucliers contre la menace du féminin mortifère – **LUNE / PLUTON** et **VENUS Scorpion**. Tout se passe comme si les inscriptions corporelles jouent un rôle de mise à distance – **LUNE / URANUS** – de la toute-puissance féminine – LUNE / PLUTON. En même temps qu'elles symbolisent la négation, l'interdit majeur lié à ce féminin captivant et repoussant, bref numineux ! Clivé entre deux pôles opposés, le féminin se dédouble entre objet de fascination, inaccessible, voire intouchable, et simple objet de consommation coupé de tout investissement affectif. « *Quand on vit avec des problèmes d'impuissance, la prostituée est idéale. On paye et, qu'on y arrive ou non, ça n'a aucune importance. Elle s'en fiche* ⁶ » affirmait-il. Ses relations féminines mettent en lumière ce complexe.

⁶ Alberto GIACOMETTI, Ecrits, Articles, notes et entretiens, Hermann Editeurs.

A commencer par sa relation platonique avec **Bianca** dans son adolescence. Alors qu'il s'était acquitté avec brio du portrait d'Alba, la belle-sœur de la bonne qui lui était indifférente, il bloque sur le buste de cette jeune cousine dont il est amoureux. Plus elle s'impatiente quand il la fait poser, plus ressurgit son sentiment d'impuissance. « *L'insolente, brutale, donne un coup au plâtre qui tombe. Alberto, excédé, le brise en morceaux et le jette à la poubelle. Première destruction prémonitoire de milliers d'autres* », écrit Claude Delay⁷

Suivra **Flora**, une Américaine rencontrée à l'Académie de la Grande Chaumière dont il suit les cours à Paris. Cette femme libre se prend de passion pour l'artiste en herbe mais leur liaison est un fiasco. « *Auprès d'elle, j'avais l'impression de suffoquer. Je souhaitais qu'elle trouve quelqu'un d'autre* ». Si Alberto disparaît plusieurs jours sans explications, il explose de jalousie quand elle s'autorise une aventure d'un soir en son absence. Elle finira par détruire le buste qu'elle avait fait d'Alberto et s'en retournera outre Atlantique.

Il en ira autrement d'**Isabel**, une jeune femme « *d'une beauté animale et aristocratique* » qu'il croise régulièrement à La Coupole. Fasciné par son allure libre, sa vitalité et son rire, il mettra longtemps à lui parler. Timidité de la Vierge oblige. « *Leur intimité se tisse dans les séances de poses et les conversations éperdues* ⁸ ». Mais Alberto n'avoue pas son amour. Un soir, après l'avoir raccompagnée à la porte de son hôtel, il tente de lui exprimer que leur rapport sans issue le démoralise : « *Je ne sais plus sur quel pied danser avec toi* », lui dit-il. Au retour, une voiture le renverse. Son pied droit entièrement déboîté lui laissera une claudication à vie mais l'accident l'a empêché de rompre cette liaison platonique. Plus tard, à la veille de l'occupation, Isabel est de passage à Paris. Alberto va la voir à son hôtel : « *A sa demande de poser pour lui, elle se coucha nue sur le lit. Alberto réalisa plusieurs dessins, puis ils s'unirent. Il lui ne lui avait rien fallu de moins qu'une guerre* », écrit Claude Delay ! Après l'accident, il devait se faire soigner et rééduquer. Il n'en fera rien et des années plus tard, Jean Genet écrit : « *Il me dit qu'il avait été très heureux quand on lui avait dit qu'il boiterait et devrait désormais marcher avec une canne* » !.

Cette posture masochiste – sans doute liée à la conjonction **JUPITER / SATURNE** opposée **NEPTUNE** - interroge. Le pied est ce qui relie à la terre, la terre-mère, la réalité et le thème de la blessure au pied est fréquent chez l'homme qui a un complexe-mère⁹. Dans la mythologie Œdipe signifie « *pied enflé* ». Monique Salzmann fait l'hypothèse suivante : « *C'est comme si Giacometti, qui a béni cette blessure dont il a tout fait pour ne pas guérir, avait eu besoin de se présenter blessé devant la mère. Geste apotropaïque face à une divinité menaçante – PLUTON, la grande mère de mort ? Tentative pour tromper sa vigilance ? [...] Ou peut-être pour lui signifier ainsi qu'il ne se dressait pas en tant que rival phallique de sa puissance à elle* ». Elle ajoute : « *La blessure symbolise peut-être aussi la libido restée captive de l'amour de sa mère qui ne tolère aucune rivale* ».

En préambule à l'entretien évoqué plus haut avec Jean Clay, celui-ci note qu'il y a une énigme Giacometti : « *au sein d'une famille pourtant heureuse et amicale, Alberto a souffert très tôt, dès la première adolescence, d'un sentiment d'angoisse devant la vie. Régression infantile, malaise et terreur devant les choses et les êtres qui l'entourent [...] Par bonheur, il a dans les mains un prestigieux moyen de s'en sortir, d'amadouer le monde, d'avoir prise sur lui : le dessin auquel il s'adonne très tôt sous l'influence de son père* ». Très vite, enfant, il

⁷ Claude DELAY, Giacometti, Alberto et Diego, l'histoire caché, Fayard.

⁸ Claude DELAY, op.cit

commence à dessiner d'après nature. Il raconte : « *J'étais d'une prétention à dix ans ! Je m'admirais, j'avais l'impression de pouvoir tout faire avec ce moyen formidable : le dessin ; que je pouvais dessiner n'importe quoi, que je voyais clair comme personne* ». Première œuvre : un portrait de Diego : « *Je dominais ma vision, c'était le paradis et cela a duré jusque vers dix-huit, dix-neuf ans où j'ai eu l'impression que je ne savais plus rien faire du tout. Cela s'est dégradé peu à peu... La réalité me fuyait* ». A cette époque, SATURNE en Vierge arrive sur la Lune au carré de PLUTON natal suscitant un climat anxigène ; l'équilibre intime est touché. « *Il prend de plus en plus conscience de ce qui finira par devenir une véritable obsession, qu'un voile le sépare de la réalité. Il vivra par la suite chaque déchirement de ce voile comme un moment de révélation bouleversante*¹⁰».

Au printemps 1920, il accompagne son père à Venise et court avec lui les musées. Si JUPITER transite l'Ascendant Lion au sextile du Soleil, NEPTUNE passe au carré de Mercure en Scorpion, planète du mental, tandis que SATURNE approche la Lune. Une mise en valeur favorisant le besoin d'affirmation tout en amplifiant la propension à fouiller sous les apparences, à sonder les énigmes et à se laisser troubler par les orages émotionnels. Bref, le penchant obsessionnel est en hausse. Tintoret qu'il affectionne par-dessus tout le bouleverse mais à Padoue il découvre Giotto dans une effervescence exaltée. Il rapporte : « *Le même soir, toutes ces sensations contradictoires furent bouleversées par la vue de deux ou trois jeunes filles qui marchaient devant moi. Elles me semblèrent immenses, au-delà de toute notion de mesure et tout leur être et leurs mouvements étaient chargés d'une violence effroyable. Je les regardai, halluciné, envahi par une sensation de terreur. C'était comme un déchirement de la réalité. Tout le sens et le rapport des choses étaient changés* ». Selon Claude Delay, Alberto a « *rencontré sa castration. Les plus grands artistes qui viennent de tant l'impressionner s'effondrent : l'immensité féminine l'interpelle, le laisse aussi démuné qu'un garçonnet* ». VENUS en Scorpion conjointe MARS maître du signe met l'affectivité sous le boisseau de l'agressivité. Les attractions sont viscérales et le désir prime sur le sentiment. On retrouve enlacées passion, angoisse et culpabilité. De quoi compliquer les rapports amoureux.

L'année suivante, il fait la connaissance d'un vieil homme distingué, Peter Van Meurs, un Conservateur Hollandais qui va lui proposer de l'accompagner en Italie. Alberto accepte et part pour Venise avec l'inconnu en voiture postale. En arrivant à l'Hôtel des Alpes, Van Meurs se sent mal et s'alite. Il pleut, et le médecin appelé déclare que le cœur va lâcher. Dans la nuit, il meurt. « *Ce fut pour moi comme un abominable guet-apens. En quelques heures Van Meurs était devenu un objet, rien [...]. Comme si tout avait été préparé pour que j'assiste à cette fin misérable. [...]. Tout devenait autre et ce voyage m'obséda continuellement toute une année* ». Cet épisode violent venu alimenter ses terreurs latentes, Alberto ne pourra plus jamais dormir sans laisser la lumière allumée. NEPTUNE avait rejoint l'Ascendant tandis que SATURNE continuait à travailler la configuration LUNE / PLUTON natale ! PLUTON nous plonge dans une symbolique complexe, le monde du caché, du secret, de l'ambivalent. Dans ce creuset d'énergie archétypale, la sexualité et la mort, sont comme l'envers l'une de l'autre.

Pendant l'été 1925, Alberto s'attelle au portrait de sa mère : « *Tout à coup, alors que j'étais en train de peindre ma mère d'après nature, j'ai constaté que c'était impossible. J'ai dû tout*

⁹ Monique Salzmann, op. cit

¹⁰ Monique Salzmann, op.cit.

*recommencer à zéro*¹¹». Cette crise le met à bas. Il en reparlera sans cesse. Annetta, en matriarche accomplie, commande à Diego d'accompagner son frère à Paris et de veiller sur lui. Ce qu'il fera jusqu'à la fin.

Dès son arrivée à Paris, Alberto avait pris l'habitude d'aller régulièrement au Louvre. C'est là qu'il découvre l'art Egyptien et celui des Cyclades. Ces figures hiératiques, ces Grandes Mères méditerranéennes, déesses surpuissantes, auront sur lui un effet durable. Mais c'est pendant sa période d'adhésion au surréalisme (1930 – 1935 environ) que son travail prend un tour agressif, macabre, exprimant une violence érotique rejoignant l'univers de Georges Bataille. Dans ces œuvres aux titres explicites, – *Pointe à l'œil*, *Objet désagréable*, *Femme égorgée*, *Femme en forme d'araignée*, etc...- Giacometti semble objectiver ses démons intimes « *où ce qui est fragile et s'apparente au féminin est menacé, agressé, anéanti ou sur le point l'être*¹² ». A ce sujet, James Lord, son biographe, rapporte les propos de l'artiste : « *Je les faisais sans me demander ce qu'elles pouvaient signifier. Dans l'œuvre terminée, j'ai tendance à redécouvrir – transformées et déplacées – des images, des impressions et des événements qui m'ont profondément touché, des formes que je sens très proches de moi bien que je sois souvent incapable de les identifier ce qui fait qu'elles sont encore plus inquiétantes* ». PLUTON transite alors la maison XII, d'abord au sextile de la LUNE, faisant émerger ses fantasmes.

Si l'Anima d'Alberto semble viscéralement sous l'emprise d'un féminin mortifère, qu'en est-il de son identité masculine ? Un **SOLEIL en Balance** sous la maîtrise de VENUS est bien en adéquation avec l'Imago paternelle dont il tient la fibre esthétique. En maison III, secteur de l'expression... et de la fratrie : frères et sœurs possédaient tous un talent créatif¹³. Diego, bien sûr, qui fut pour son célèbre frère un alter ego, un tâcheron dévoué corps et âme à son service, son modèle préféré toujours disponible et qui ne déploya vraiment ses ailes artistiques qu'après la mort d'Alberto. Ce SOLEIL est aussi son maître Ascendant, ce qui redouble son importance, concentrant dans ses qualités l'idéal du moi, la figure du père « *héroïque* » à la hauteur de laquelle il s'agit de s'élever et, en même temps, le significateur du comportement, l'ambassadeur de la personnalité face au monde extérieur. Sextile à **l'Ascendant Lion** qui recherche la lumière, cet aspect positif lui permet de se mettre naturellement en valeur. Ses liens harmoniques à URANUS et à PLUTON lui promettent originalité, indépendance, liberté et créativité passionnée. Reste la dissonance de SATURNE qui inflige des scrupules envahissants. De quoi générer un sentiment d'incompétence, brider l'hubris léonin et conforter les hésitations chroniques de la Balance. Tout au long de sa vie, taraudé par un sentiment d'impuissance, maintes crises de doute ont scandé le parcours de l'artiste, chaque fois en proie à la difficulté de transcrire dans la forme sa vision.

A Gotthard Jedlicka, autre historien d'art, qui l'interviewe en 1953, il confie « *Dès l'adolescence mon père nous laissa libre de faire ce que nous voulions. Il était très, très, très gentil* ». Et répète : « *très gentil* ». Trop, peut-être ? Si SATURNE impose des limites qui génèrent un manque - ce manque, nécessaire castration, sur lequel on se construit selon Lacan - son opposition à NEPTUNE aurait-elle joué pour lui comme manque de limites ? Une

¹¹ Claude DELAY, op cit.

¹² Monique Salzmänn, op.cit.

¹³ Outre Giovanni, le père, Diego, le frère sculpteur et designer, Bruno, le frère architecte, Augusto, le cousin peintre et même Ottilia qui était douée pour la couture et le tissage...

fois sa période surréaliste passée, Alberto Giacometti revient à la figuration, à la représentation de la réalité qu'il poursuivra en une quête frénétique, impossible et sans fin : « *je sais qu'il m'est tout à fait impossible de modeler, peindre ou dessiner une tête, par exemple, telle que je la vois, et pourtant c'est la seule chose que j'essaie de faire* ». Revient comme un leitmotiv : « *Je ne sais pas si je travaille pour faire quelque chose ou pour savoir pourquoi je ne peux pas faire ce que je voudrais* » ! On entend bien ici le carré SOLEIL / SATURNE de l'artiste habité par sa créativité – Balance – que ses facultés d'expression – maison III – n'ont de cesse de remettre en jeu pour tenter de surmonter les obstacles auxquels il se heurte. Un travail où la passion qui le fait vibrer – PLUTON - n'a d'égale que la singularité et la détermination – URANUS - à y parvenir tout en replongeant inéluctablement dans l'insatisfaction – SATURNE – qui le ronge sans cesse. Un sentiment d'échec finalement moteur chez ce perfectionniste impénitent. « *Plus je vieillis, plus il me semble impossible de terminer un travail. Une œuvre achevée est pour moi unimaginable* ». De fait, Diego devait souvent batailler pour emporter les plâtres à la fonderie et les finaliser en bronze.

Dès 1939, les figures sculptées deviennent très petites et l'année suivante, quand SATURNE transite le Milieu du Ciel puis passe au carré de l'Ascendant, Giacometti traverse une crise : « *à ma grande terreur, mes statues ont commencé à diminuer. C'était vraiment une catastrophe effroyable. Toutes mes statues, inexorablement, finissaient par atteindre un centimètre. Un coup de pouce et hop ! plus de statue. Bref, en quatre ans, je n'ai pratiquement rien pu garder* ». Et un peu plus tard : « *J'en avais marre. Je me suis juré de ne plus laisser mes statues diminuer d'un pouce [...] : j'ai gardé la hauteur, mais c'est devenu mince, mince... Immense et filiforme* ».

En décembre 1941, il quitte Paris pour rendre visite à sa mère en Suisse, il y restera jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands ayant supprimé les visas. Poursuivant sa production commencée à Paris, il s'acharne sur ses sculptures minuscules et invendables. Il passera en tout sept ans sur ces figurines, un travail quasi thérapeutique, une plongée dans l'introversion. Durant cette période, il va – enfin ? - entrer en conflit avec sa mère. Non seulement il n'abandonne pas sa canne comme elle le lui demande - et dont il aurait pu se passer -, mais il va s'installer dans une chambre d'hôtel minable d'un hôtel de passe de Genève, sans eau et sans chauffage. Il dort tout habillé, les figurines continuent de diminuer, les scories envahissent la chambre et quand il va voir sa mère, couvert de plâtre, celle-ci étale des feuilles de journaux sur son passage et sur les sièges sur lesquels il s'assied et critique son travail : « *Tu ne vas pas m'apprendre ce qu'est l'art* » s'indigne Annetta ! La conjonction SATURNE / URANUS fin Taureau s'oppose à sa conjonction VENUS / MARS. Finalement, il fait éclater l'abcès en lui réclamant une forte somme d'argent sur l'héritage de son père. Ils s'agressent, c'est l'affrontement !

L'impossibilité de réaliser une sculpture de grande taille le hante et ce n'est qu'après avoir vaincu cet obstacle avec la *Femme au chariot* (1943-1945) qu'il quitte la Suisse. Pendant ce séjour, à l'automne 1943, il fait la connaissance d'une jeune fille de 20 ans, un peu paumée : **Annette Arm**, au prénom prédestiné ! JUPITER en Lion commence à transiter par carré la conjonction VENUS / MARS en Scorpion. Alberto l'appelle « *la petite* » et la martyrise gentiment. Il lui emprunte de l'argent et rentre à Paris. Ce n'est qu'en 1946, lors d'une visite à sa mère à Genève qu'il fit poser Annette pour lui. Elle lui fait part de son désir d'aller à Paris. Il ne dit pas non. Elle débarque en juillet et peu à peu se faufile discrètement dans

l'entourage des deux frères. Ni mère, ni putain, elle ne met pas Alberto en péril et sa présence le rassure. Elle finira par se faire épouser.



La femme au chariot

Mais le véritable choc qui a fait basculer sa conception de l'espace, l'artiste affirme l'avoir vécu en 1945. Regardant les actualités au cinéma, il est saisi par une vision : *« brusquement, au lieu de voir des figures, des gens qui se mouvaient dans un espace à trois dimensions, j'ai vu des tâches sur une toile plate. J'ai regardé mon voisin. C'était fantastique. Par contraste, il prenait une profondeur énorme. J'avais tout à coup conscience de la profondeur dans laquelle nous baignons tous et qu'on ne remarque pas parce qu'on y est habitué. Je suis sorti. Tout était autre. La profondeur métamorphosait les gens, les arbres, les objets. Il y avait un silence extraordinaire – presque angoissant. Car le sentiment de la profondeur engendre le silence, noie les objets dans le silence [...] « J'ai compris que ma vision du monde était aux antipodes de la prétendue objectivité du cinéma et qu'il fallait tenter de peindre cette profondeur que je sentais si fort. Du même coup, il y a eu revalorisation totale de la réalité à mes yeux ».*

URANUS transite sa maison XI au trigone de son Soleil attisant un nouveau dynamisme créatif comme lors de son adolescence quand il s'initia à la sculpture. Mais surtout, l'artiste arrive, cette année-là, à l'opposition d'URANUS à lui-même. Un passage qui marque le tournant du milieu de la vie, inaugurant plus ou moins soudainement, selon les individus, une période de transition. *« Le soleil a tourné ; il éclaire l'autre versant de la montagne que nous voyons alors différemment »* écrit si justement la psychanalyste jungienne Lisbeth von Benedek¹⁴. Dans son thème, cette planète est valorisée par son lien aux deux luminaires et gouverne la maison VII, cette part de soi inconnue que l'on tente d'appivoiser au fur et à mesure de notre prise de conscience de nos projections sur autrui.

Giacometti confie en 1961 à Pierre Schneider, autre historien d'art : *« C'était un commencement. Alors, il y a eu transformation de la vision de tout ... comme si le mouvement n'était plus qu'une suite de points d'immobilité »*. Les gens lui apparaissent comme *« des mécaniques inconscientes... qui vont et qui viennent un peu comme des fourmis »*. La focale se précisant sur le rapport masculin / féminin qui l'anime, il relate : *« ou alors ils tournent autour d'une femme. Une femme immobile et quatre hommes qui marchent plus ou moins par rapport à la femme. Je m'étais rendu compte que je ne peux jamais faire qu'une femme immobile et un homme qui marche. Une femme, je la fais immobile, et*

l'homme, je le fais toujours marchant ». Tout est dit ! La femme réifiée est au centre. Objet de convoitise, de défiance comme de menace, ce féminin violent et violenté ne serait-il pas la face phallique héritée d'une mère toute-puissante ayant sacrifié son féminin érotique à sa domination maternelle ? Adolescent, Alberto avait tardivement contracté les oreillons, une atteinte qui se compliqua en une douloureuse inflammation des testicules qui le rendit stérile. Une soumission au matriciel engrammée dans le corps ? Ni Diego, ni Bruno n'eurent non plus d'enfants.

En octobre 1959, il rencontre **Caroline** dans un bar de Montparnasse, quartier où elle vit de ses charmes. Elle a 21 ans, lui 58. La passion va le saisir corps et âme. Elle disparaît, il la cherche, la retrouve. Elle devient son modèle principal et posera pour lui la nuit jusqu'à la fin de sa vie. « *Le donneur d'ordre, pour Alberto, devient le bon plaisir de Caroline* » écrit Claude Delay ». Voyeurisme et don d'argent vont colmater leur liaison. Les lamentations d'Annette n'y feront rien. Alberto couvre Caroline de cadeaux et lui donne de quoi s'acheter un vaste appartement avenue du Maine. C'est elle qui lui fermera la bouche sur son lit de mort.



Caroline

À la fin de sa vie, Giacometti est comblé d'honneurs. Il remporte le prix Carnegie en 1961, le grand prix de sculpture de la Biennale de Venise en 1962 où une salle entière lui est consacrée. La même année, Jacques Dupin publie la première monographie consacrée à son œuvre et une grande rétrospective réunissant plus de 100 sculptures et 85 tableaux a lieu au Kunsthaus de Zurich¹. Opéré d'un cancer de l'estomac, en février 1963, il en guérit. Les ressources de régénération du plutonien sont impressionnantes.

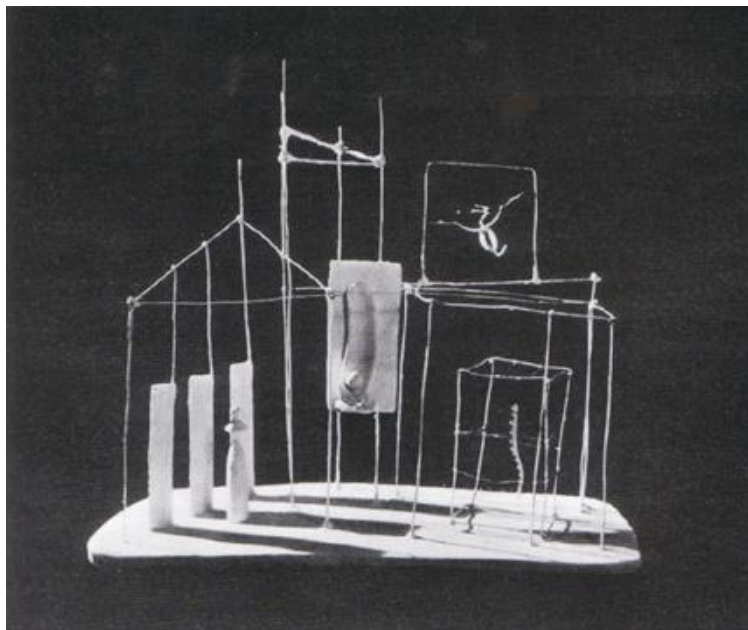
Il reçoit le prix Guggenheim en janvier 1964 mais le 25 du même mois Annetta Giacometti décède. SATURNE transite au carré de VENUS / MARS, planètes maîtresses de l'axe IV / X. Expositions, prix et rétrospectives se succèdent. L'artiste précise : « *Je ne crée pas pour réaliser de belles peintures ou de belles sculptures. L'art, ce n'est qu'un moyen de voir. Quoi que je regarde, tout me dépasse et m'étonne, et je ne sais pas exactement ce que je vois.*

¹⁴ Lisbeth von BENEDEK, *La crise du milieu de la vie*, éditions Eyrolles

*C'est trop complexe. Alors, il faut essayer de copier simplement, pour se rendre un peu compte de ce qu'on voit. C'est comme si la réalité était continuellement derrière les rideaux qu'on arrache*¹⁵.



Hospitalisé pour des examens de contrôle, Alberto Giacometti meurt d'épuisement cardiaque le 11 janvier 1966 à l'hôpital de Coire en Suisse. Avant de rendre son dernier souffle moins de deux ans après elle, il murmure au médecin : « *bientôt je reverrai ma mère* » !



Le Palais à 4 heures du matin

¹⁵ Alberto Giacometti, *Ecrits*, op.cit.
